

## EDITORIAL

• Confesser la foi chrétienne n'interdit pas de profiter de la sagesse d'un Machiavel ou de l'esprit critique d'un Nietzsche. Encore faut-il accepter d'entrer dans le sens des nuances, et ne pas s'enfermer dans le dogmatisme d'une croyance bornée. **Paul VALADIER** rappelle ici avec bonheur combien il serait absurde que la pensée des catholiques se ferme sur elle-même et les conduise au sectarisme : « on ne construit nulle part un avenir dans la peur ou le mépris de la culture qu'il s'agit d'ouvrir à la foi ».

• Notre dossier est consacré à **la terre en héritage** et part du paradoxe de la troisième béatitude du Sermon sur la montagne : « Heureux les doux, car ils posséderont la terre » (Mt 5,4). Là où il y a la terre et le désir de la terre, il y a plutôt la violence, depuis la violence des conquêtes qui touchent ceux qui la peuplent, jusqu'à la violence faite à la terre elle-même, et qui appelle la protection de l'environnement.

Michel GOURGUES nous invite à ne pas nous méprendre sur cette promesse associée à la douceur : la terre biblique n'est jamais possédée mais reçue en héritage comme un don de Dieu. La béatitude fait donc entrer la terre dans l'horizon eschatologique d'une promesse d'un royaume qui dépasse la terre et concerne les doux, ceux qui s'abstiennent de la violence, et qui sont aussi miséricordieux et artisans de paix.

Ainsi la tradition biblique affranchit-elle les croyants de l'idolâtrie de l'espace, exprimée dans le culte de la terre et de tout ce qui y est attaché : le sang, la race, le clan et la famille, ou dans les temps modernes la Nation. TILLICH expliquait bien comment le prophétisme sortait le peuple élu de l'enfermement dans l'espace pour le faire entrer dans la dimension eschatologique et universelle du temps.

La méfiance envers les nationalismes ne doit cependant pas faire oublier le rapport vital que l'homme entretient avec la terre, et qui constitue la première forme de culture et d'humanité. Pour André MICOUD, plus l'homme moderne se déplace, plus il éprouve le besoin d'un lieu de repos, d'une terre qui n'est pas seulement une grille minéralogique et climatique, mais un espace tissé d'histoires et d'empreintes humaines : ce qui est reçu en héritage peut s'ouvrir au partage et devenir terre d'accueil, lieu d'hospitalité. L'attachement à la terre n'est pas absolu et sacré, mais il est l'expression d'un consentement à notre condition humaine, finie et incarnée.

Il n'est alors pas étonnant de voir la loi protéger et codifier cet attachement. Camille JAUFFRET-SPINOSI montre comment les sociétés oscillent entre la protection de la propriété privée et la subordination de la propriété à l'intérêt général, dans un équilibre parfois difficile à trouver.

C'est en particulier le cas dans ces terres du Brésil où quelques grands propriétaires s'arrogent la possession de la terre cultivable et exploitable, au détriment de la population paysanne,

réduite à une forme d'esclavage et empêchée d'accéder à la petite propriété. Xavier PLASSAT, dominicain engagé depuis de longues années aux côtés des paysans sans-terre, témoigne ici de leur espoir et de leur combat.

À côté de cette situation brésilienne séculaire, on voit maintenant se développer des stratégies d'acquisition massive de terres à la faveur de la mondialisation du marché agricole et dans le cadre de l'*agribusiness*. Daniel VERGER indique que ces transactions ont trop souvent lieu en dehors de toute communication avec les populations concernées. La défense du principe de la souveraineté alimentaire s'impose face à cette forme insidieuse d'accaparement, qui n'est pas sans faire songer aux colonisations.

Celles-ci n'étaient pas directement liées aux besoins alimentaires, puisqu'il s'agissait d'étendre la puissance politique dans une rivalité entre nations occidentales, avec des enjeux plus universels de christianisation qui n'échappaient pas eux-mêmes aux rivalités entre confessions. Jean-François ZORN indique comment ces rivalités ont été dépassées : les missionnaires en s'opposant aux cruautés des conquérants et des voleurs de terres ont distingué ce qui relevait de leur mission d'évangélisation de toutes les terres habitées, de ce qui relevait des circonstances politiques contestables de la colonisation.

Aujourd'hui, de nombreux cultivateurs attendent de l'Église une défense plus vigoureuse de la condition paysanne, puisqu'il ne s'agit pas seulement de la dignité des agriculteurs et du juste prix des produits agricoles, mais d'un rapport juste et harmonieux à la terre. C'est le sens de la *Supplique à l'Église* adressée par les Journées Paysannes que nous présentons ici.

Le propos de Jean-Philippe PIERRON achève justement ce dossier en abordant les fondements éthiques d'un respect de la terre articulé au respect de l'homme qui l'habite et la travaille. Ni anthropocentrée ni biocentrée, seule une éthique écocentrée articulera de manière responsable la situation d'exception de l'homme sur la terre et l'appartenance de l'homme à la terre.

• Bernard PERRET prolonge encore la réflexion de notre dossier en manifestant de manière vigoureuse qu'il ne saurait y avoir de solutions à **la crise écologique** sans transformation radicale des mœurs de consommation. Inimaginable du point de vue de la logique technique progressiste, elle ne peut s'appuyer que sur un nouveau sens commun, une nouvelle approche des valeurs de la vie.

Parmi ces valeurs, peut-être la liberté politique et la croyance religieuse : **le soulèvement de la jeunesse égyptienne** participe lui aussi du mouvement de l'utopie à l'esérance, si, comme l'indique Baudouin LONG, la démocratisation l'emporte chez elle sur les formes redoutées de l'islamisme.

**Jean-Etienne LONG,**  
rédacteur